

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 23 (1973)
Heft: 5

Artikel: Remarques sur la notion sémantique de la vérité
Autor: Lauener, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381025>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REMARQUES SUR LA NOTION SÉMANTIQUE DE LA VÉRITÉ

Si l'on admet que le sens d'un terme dépend essentiellement du langage auquel il appartient et si l'on en reconnaît ainsi la relativité inhérente, il faut bien admettre aussi qu'il n'existe pas de notion absolue de la vérité. Dès lors les débats philosophiques ayant trait à « la Vérité » paraîtront vains — et ceci d'autant plus que le problème n'a jamais été posé de manière suffisamment claire et précise. En fait, dans l'histoire de la philosophie, nous nous trouvons en face de notions différentes de la vérité, et il serait prudent de les distinguer — peut-être même en les désignant différemment — pour éviter des controverses stériles.

De manière générale, la notion de vérité définie dans un système philosophique particulier semble tributaire des présupposés ontologiques qui sont à la base de ce système. Il n'est donc pas étonnant que la célèbre controverse médiévale concernant les universaux réapparaisse, sous une autre forme, plus subtile, dans les débats de la philosophie analytique contemporaine sur les fondements de la logique et des mathématiques. Si nous affirmons avec Quine qu'une théorie nous engage à admettre comme existantes toutes les entités auxquelles les variables liées par des quantificateurs¹ doivent pouvoir

¹ A l'intention des lecteurs non initiés aux symbolismes de la logique moderne, nous donnons les indications suivantes : dans une expression de la forme « $Fx \wedge Gx$ » — que Tarski nomme une fonction (*Satzfunktion*) parce qu'elle peut être satisfaite par certains individus — la variable « x » est libre, du fait qu'elle n'est pas liée par un quantificateur. (Nous pouvons donner au prédicat « F » l'interprétation de « professeur » et à « G » celle d'« honnête » et l'expression signifiera ainsi « x est professeur et x est honnête ».) Il y a deux manières de transformer une telle fonction en une phrase (*Satz*) : la première serait de remplacer la variable individuelle par une constante individuelle : « $Fa \wedge Ga$ », ce qui signifie qu'un individu déterminé, a , Quine par exemple, est professeur et honnête ; la seconde serait de placer devant l'expression un quantificateur (« (x) » ou « $(\exists x)$ »), qui a pour effet de lier la variable « x » : « $(\exists x)(Fx \wedge Gx)$ » (« il existe un objet ou une personne x de sorte que x est professeur et que x est honnête ») ou « $\exists x(Fx \wedge Gx)$ ». Autre exemple :

se référer pour qu'il soit possible de décider de la vérité des énoncés, il n'est pas surprenant que les discussions récentes sur les fondements des mathématiques reviennent entre autres précisément à poser la question de savoir quelles sont ces entités¹.

Les trois positions médiévales quant au problème des universaux sont connues sous les désignations de réalisme, de conceptualisme et de nominalisme. Elles resurgissent, essentiellement pareilles, dans la philosophie analytique du XX^e siècle sous la forme du logicisme, de l'intuitionisme et du formalisme.

Le Réalisme peut être exemplifié par la doctrine platonicienne défendant le point de vue que les universaux ou entités abstraites existent d'une manière absolue, c'est-à-dire indépendamment de notre esprit ; nous pouvons les découvrir, mais non pas les créer. La doctrine moderne correspondante, le Logicisme, a pour représentants des auteurs tels que Frege, Russell, Church, Carnap et Wittgenstein (de la première époque), qui affirment que les variables liées peuvent se référer à toute espèce d'entités abstraites sans restriction aucune.

Le Conceptualisme par contre soutient que les universaux existent, mais qu'ils sont le produit de notre esprit. De manière analogue, l'Intuitionisme, dont le créateur est le mathématicien Brouwer, admet que les variables liées peuvent se référer à des entités abstraites, mais seulement si celles-ci peuvent être effectivement construites à partir d'éléments donnés d'avance. Tandis que les logiciques pensent, par exemple, que les classes sont découvertes, les intuitionnistes les considèrent comme créées ou inventées par l'esprit humain. Cette

« (x) (Fx → (Ey) (Gy ^ Hxy)) » : « Pour tout x, si x est un homme, il existe un y, de sorte que y est une femme et que x aime y », ou « Tout homme aime une femme ». « (x) » = « pour tout x », « (Ey) » = « il existe un y, de sorte que... », « → » = implication, « ^ » = conjonction, « Fx » = « x est un homme », « Gy » = « y est une femme », « Hxy » = « x aime y »).

¹ Pour le critère de ce que QUINE appelle l'« assumption ontologique », cf. « Logic and the Reification of Universals », dans *From a Logical Point of View*, New York, 2^e éd. 1961, p. 103, où il écrit : « In general, entities of a given sort are assumed by a theory if and only if some of them must be counted among the values of the variables in order that the statements affirmed in the theory be true. » Etre, selon Quine, c'est donc être la valeur d'une variable, comme il l'affirme dans *Designation and Existence*, article paru dans « The Journal of Philosophy », 36, 1939 ; cf. la traduction allemande dans *Zur Philosophie der idealen Sprache*, Munich, 1972, p. 31. Cf. aussi PAUL GOCHET : *Esquisse d'une théorie nominaliste de la proposition*, Paris, 1972, chapitre IV, et aussi p. 156 : « La référence de la phrase (et l'ontologie de la théorie), ce sont les valeurs que l'on doit donner aux variables pour que la phrase ait un sens ; la charge ontologique assumée par l'emploi d'une phrase, ce sont les êtres dont on doit présupposer l'existence pour que la phrase soit vraie. Deux propositions générales mutuellement contradictoires ont même référence et les théories qui ne diffèrent que par la possession respective de ces phrases ont même ontologie, mais elles n'ont pas la même charge ontologique, elles ne font pas la même assumption ontologique. »

différence qui, de prime abord, pourrait paraître sans grande importance à une portée remarquable, particulièrement dans le domaine des mathématiques où elle influence la décision quant au genre d'infinis que l'on peut admettre. Brouwer ainsi rejette la notion d'infini actuel.

Le Nominalisme, finalement, représente la position la plus extrême en refusant d'admettre des entités abstraites quelles qu'elles soient — même dans le sens restreint des conceptualistes. Les Formalistes modernes, David Hilbert et, au début, Paul Bernays partagent les convictions des nominalistes médiévaux et considèrent les systèmes logiques ou mathématiques comme un simple jeu portant sur des notations sans signification. Si une entente peut se créer parmi les logiciens ou les mathématiciens, celle-ci repose sur les règles qui président à la manipulation de ces notations. Et ces règles syntaxiques, elles, ont un sens précis et intelligible.

* * *

Un des traits caractéristiques de la conception sémantique de la vérité développée par Tarski est de rester parfaitement neutre vis-à-vis de telles positions épistémologiques : « Wir können naive Realisten bleiben, kritische Realisten, Idealisten, Empiristen oder Metaphysiker... Die semantische Konzeption ist hinsichtlich all dieser Standpunkte völlig neutral. »¹

Pour expliquer ce que nous entendons par « vérité » il faut commencer par donner une définition formellement correcte et matériellement adéquate du prédicat « vrai ». C'est ce que tente de faire Tarski dont nous allons discuter la conception par la suite. En plus il est nécessaire de décider à quelles sortes d'entités le prédicat « vrai » s'applique — à des phrases ou à des propositions. Optant pour une attitude nominaliste, nous éliminerons d'emblée toute entité non linguistique et la notion de vérité prend ainsi, comme tout autre prédicat sémantique, un caractère relatif : la discussion ne portera pas simplement sur le prédicat « vrai », mais sur celui de « vrai dans L », c'est-à-dire « vrai dans tel ou tel langage ».

¹ *The Semantic Conception of Truth and the Foundations of Semantics*, dans « Philosophy and Phenomenological Research » 4, 1944. Traduction allemande dans *Zur Philosophie der idealen Sprache*, p. 87.

La sémantique, selon l'auteur, est une discipline qui traite des relations entre les expressions d'un langage et les objets ou les « faits », auxquelles ces expressions se réfèrent. Il donne en exemple des notions comme « référence », « satisfaction », « définition », etc.

Cf. RUDOLF CARNAP : *Introduction to Semantics*, Cambridge, 1942, et WOLFGANG STEGMÜLLER : *Das Wahrheitsproblem und die Idee der Semantik*, 2^e éd., Vienne, 1968, p. 33 sqq.

Quelles sont les raisons qui peuvent motiver le choix d'une notion sémantique de la vérité ? Dans tout système théorique nous trouvons deux notions fondamentales, celle de déduction logique ou de conséquence et celle de vérité. La première peut être définie à l'intérieur d'un système purement syntaxique (calcul logistique), ce qui n'est pas possible dans le cas de la deuxième. On ne peut pas décider si une phrase (*sentence*), considérée uniquement du point de vue syntaxique, est vraie ou fausse — exception faite du cas où la décision peut se faire de manière purement formelle, c'est-à-dire quand il s'agit d'une tautologie. Pour constater une vérité contingente, nous sommes obligés de recourir au sens que l'on donne aux symboles utilisés dans la phrase. La notion de vérité ne peut donc pas être une notion purement syntaxique comme celle de déduction logique, mais bien une notion sémantique.

Dans un système philosophique de type réaliste, le prédicat « vrai » est appliqué à des propositions et non pas à des phrases. La notion de vérité y est caractérisée par la théorie de l'adéquation qui remonte à Platon et à Aristote et qui trouve son expression dans la célèbre formule : *veritas est adaequatio rei et intellectus*. Selon ce principe une proposition exprimée par une phrase est vraie si, et seulement si, elle correspond à la réalité. La relation exigée ici, contrairement à une relation purement sémantique, ne relève pas seulement d'une convention, mais dépend de questions de fait. Or, les difficultés d'une telle conception sont manifestes : elle reste trop vague pour permettre une application non ambiguë. Au nom de quel critère peut-on affirmer qu'une entité abstraite, une proposition, correspond à une autre entité, concrète celle-ci ? Quelle est la relation, dans une phrase telle que « le juge est en colère », entre la suite des signes graphiques et l'état d'âme du juge ? En fait l'on explique une notion obscure (« vérité ») par une autre plus obscure encore (« adéquation »), et nous ne pensons pas qu'une version plus subtile de cette doctrine puisse surmonter ces difficultés de principe. Il nous semble préférable de respecter le conseil d'Occam — *entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem* — et de renoncer à des notions telles que « proposition », « concept » etc., bien que la définition de Tarski, étant neutre par rapport à toute conception ontologique déterminée, ne nous y oblige pas. Elle a d'ailleurs aussi été avancée pour soutenir des doctrines à tendance réaliste, mais nous sommes d'avis qu'elle fournit de meilleurs arguments à des positions orientées vers le nominalisme.

Il faut exiger, d'une définition correcte de l'expression « phrase vraie », qu'elle n'implique aucune antinomie ou paradoxe. La garantie de l'emploi *consistant* de termes sémantiques repose sur la distinction entre la langue-objet et la métalangue, qui nous permet, entre autres,

d'éviter des paradoxes du genre de celui du Menteur¹. D'une manière générale, la formulation d'une antinomie sémantique ne présuppose que deux choses : 1^o la validité des règles de la logique qui sont à la base de la langue en question, et 2^o que cette langue soit, sémantiquement parlant, close. Par cette notion de « clôture » on exprime le fait qu'on emploie une seule et même langue pour parler et des objets d'un certain domaine et des phrases qui servent à véhiculer l'information sur ces objets. Or, comme il n'est guère possible de renoncer aux fondements logiques, nous sommes obligés, pour éviter ce genre d'antinomies, d'abandonner l'idée d'une langue sémantiquement close — c'est-à-dire d'admettre la différence entre la langue-objet et les différents niveaux de métalangues. Ainsi la définition du prédicat « vrai » ne peut être donnée que dans la métalangue et reste de ce fait relative à un niveau de langue déterminé.

Comment se débarrasse-t-on de tels paradoxes à l'aide de cette distinction ? La phrase par exemple, « Ce que je dis en ce moment même n'est pas vrai » n'est vraie que si elle est fausse. Ou, pour reprendre l'illustration de Lukasiewicz : dans un livre nous trouvons à la page n, ligne k la phrase suivante (la ligne ne contient rien d'autre) : « La phrase qui est imprimée à la page n, ligne k de ce livre n'est pas vraie ». Donc la phrase « p » est vraie si, et seulement si, « p » n'est pas vrai. Comment résoudre cette contradiction ? Chaque phrase, dans laquelle apparaît le prédicat « vrai », est au moins de deuxième ordre si nous disons qu'une phrase appartenant à la langue-objet est de premier ordre². Ainsi la phrase mentionnée à la page n doit indiquer l'ordre de la phrase dont elle parle, puisqu'elle contient le prédicat « vrai ». Nous aurions donc à la page n, ligne k la phrase suivante : « La phrase de premier ordre imprimée à la page n, ligne k de ce livre n'est pas vraie. » Or, cette phrase, parce qu'elle contient le prédicat « vrai », est de deuxième ordre. Si donc nous voulons en vérifier la vérité, il s'avère qu'il n'y a pas de phrase de premier ordre à l'endroit indiqué. La phrase, selon l'interprétation, sera fausse ou n'aura pas de sens. Dans les deux cas le paradoxe disparaît.

* * *

L'exemple que Tarski choisit pour illustrer sa conception consiste en la question de savoir dans quelles circonstances la phrase « La neige est blanche » est vraie ou fausse. Pour y répondre il propose la défini-

¹ Attribué à Eubulide ou Epiménide, il consiste en l'énoncé fait par un Crétien que tous les Crétins sont des menteurs. Ce type de paradoxe est illustré plus bas par l'exemple de Lukasiewicz.

² Elle serait de troisième ordre ou d'un ordre encore supérieur si elle se rapportait à une phrase de deuxième ordre ou d'un ordre supérieur.

tion (partielle) suivante : « La phrase ‘la neige est blanche’ est vraie si et seulement si la neige est blanche ». Le référentiel, c'est-à-dire l'objet auquel le prédicat est attribué, est dans ce cas une phrase. Mais nous n'utilisons pas ici la phrase pour exprimer son sens objectif ; nous ne faisons que la citer (*mention*) et les guillemets servent précisément à indiquer que nous avons affaire à un *nom* de phrase. Les mots « neige » et « blanc » perdent ainsi leur signification objective et ne se rapportent plus à des entités empiriques, mais à des entités linguistiques, des mots¹. L'ingéniosité de la convention de Tarski réside précisément dans le fait qu'elle restitue en quelque sorte le contenu empirique qui avait été enlevé à la phrase ; car l'usage des guillemets transforme celle-ci en un symbole purement linguistique. L'effet de la citation se trouve ainsi annulé, de sorte que, si nous affirmons la vérité de la phrase, nous affirmons par là-même la blancheur de la neige. Et de cette manière le contact entre le domaine linguistique et le domaine objectif est établi — et ceci sans que nous soyons obligés de recourir à des entités abstraites telles que les propositions.

Ce procédé peut être généralisé, c'est-à-dire étendu à n'importe quelle phrase. Il suffit de représenter le nom d'une phrase quelconque, « p », par le symbole « X » et de définir la relation logique entre les deux phrases « X est vrai » et « p ». Si nous tenons compte de l'intention originale de la conception de Tarski, il est clair que cette relation doit être une équivalence, de sorte que la formule généralisée prendra la forme : « X est vrai si, et seulement si, p ». Il s'agit donc selon la formule, d'employer le terme « vrai » de manière que toutes les équivalences de cette forme puissent être affirmées, et une définition de la vérité sera adéquate, dans la mesure où elle implique toutes ces équivalences. Il est à remarquer que la formule elle-même n'est pas la définition à proprement parler ; de manière précise, celle-ci serait constituée par la conjonction de tous les cas particuliers d'application de ce schéma, et, après ce que nous avons dit de la distinction des différents niveaux de langue, il est clair qu'elle devra être exprimée dans la métalangue : « La définition elle-même et toutes les équivalences qu'elle implique doivent être formulées dans la métalangue. Bien entendu, le symbole « p » désigne une phrase quelconque de notre langue-objet. Il s'ensuit que toute phrase qu'on rencontre dans la langue-objet doit se rencontrer aussi dans la métalangue. En d'autres termes, la métalangue doit contenir la langue-objet comme une de ses parties. Ce qui est nécessaire en tout cas pour la preuve de la propriété de la définition, quoique la définition elle-même puisse

¹ Tarski relève lui-même l'analogie avec les termes *suppositio formalis* et *suppositio materialis* de la logique médiévale.

éventuellement être formulée dans une métalangue moins englobante qui ne satisfait pas à cette exigence. »¹

Afin de construire la définition proposée, Tarski recourt à une autre notion sémantique, celle de satisfaction. Pour une fonction propositionnelle contenant des variables individuelles (cf. note 1, p. 1) les entités susceptibles de la satisfaire seront un ou plusieurs objets individuels ; une phrase, d'autre part, qui en tant que telle ne contient point de variables libres, est satisfaite par tous les objets ou par aucun. Dans le premier cas elle sera vraie, dans le second elle sera fausse : « Daher kommen wir zu einer Definition der Wahrheit und Falschheit, indem wir einfach sagen, dass eine Aussage wahr ist, wenn sie von allen Gegenständen erfüllt wird, sonst falsch. »²

Le principal avantage de la conception de Tarski est, à notre avis, d'éviter le recours à des entités abstraites au statut ontologique douteux, en tant que porteurs du vrai. Une théorie réaliste de la vérité établit une relation entre certaines propositions et certains faits, tandis que, dans une théorie de tendance nominaliste, ces notions sont remplacées par celles de « phrase » et d'« individu », dont l'existence ne saurait être mise en doute — et ceci en parfaite harmonie avec la définition sémantique de la vérité, ce qui semble être un argument de plus pour en justifier l'adoption.

* * *

Il reste cependant une difficulté quant à l'application de cette théorie aux langues naturelles ; Tarski lui-même restreint sa définition aux langages formalisés, car, dans une langue naturelle, la notion de « phrase » n'est pas assez précise pour qu'on puisse juger de la cohérence du système. En fait, il y est souvent impossible de faire certaines distinctions sans prendre en considération le contexte. « Tu obéiras à ton père » par exemple peut être, selon l'interprétation, une phrase déclarative — vraie ou fausse — ou une phrase impérative — ni vraie ni fausse.

¹ TARSKI, *loc. cit.*, p. 68 : « Die Definition selbst und all die Äquivalenzen, die sie impliziert, müssen in der Metasprache formuliert werden. Allerdings steht das Symbol « p » (...) für eine beliebige Aussage unserer Objektsprache. Daraus folgt, dass jede Aussage, die in der Objektsprache vorkommt, auch in der Metasprache vorkommen muss. Mit andern Worten : die Metasprache muss die Objektsprache als einen Teil enthalten. Das ist auf jeden Fall für den Beweis der Angemessenheit der Definition notwendig — obgleich die Definition selbst gelegentlich in einer weniger umfassenden Metasprache formuliert werden kann, die nicht diese Forderung erfüllt. »

Une métalangue syntaxique ne suffirait donc pas ; il nous faut une métalangue sémantique qui nous permette de parler et des phrases et des « faits » auxquels celles-ci se réfèrent.

² *Loc. cit.*, p. 72.

Malgré cela Popper, dans *Conjectures and Refutations*¹, prétend étendre l'application de la conception de Tarski aux langues naturelles, à condition cependant que celles-ci aient été préalablement rendues suffisamment cohérentes. Une certaine cohérence, selon lui, peut toujours être atteinte par une formalisation qui, toutefois, ne pourra pas dépasser un degré déterminé. Or il semble que, dans ce cas particulier, Popper se méprenne² sur le caractère purement sémantique de la définition en question. Le reproche que Gonseth adresse à Tarski³ ne touche pas la conception de celui-ci, mais bien l'interprétation qu'en donne Popper. En effet Gonseth critique la conception de Tarski en insinuant qu'elle impliquerait une ontologie naïvement réaliste. Nous avons suffisamment insisté sur sa neutralité et l'auteur a parfaitement raison de se défendre d'une telle accusation : « En réalité, la définition sémantique de la vérité n'implique pas de conditions sous lesquelles une phrase comme « la neige est blanche » peut être affirmée. Elle implique seulement qu'au cas où nous affirmons ou rejetons cette phrase, nous devons être prêts à affirmer ou à rejeter la phrase corrélative : « la phrase « la neige est blanche est vraie ». »⁴ Par contre la critique atteint directement l'interprétation de Popper : « The statement, or the assertion, « Snow is white » corresponds to the facts if, and only if, snow is indeed, white. »⁵ La différence entre les deux affirmations est manifeste ; elle tient surtout au fait que Popper emploie des termes comme « indeed » et « fact » qui trahissent sa volonté de fixer les conditions sous lesquelles nous pouvons affirmer une proposition, en particulier une proposition empirique. Ces termes, toutefois, ne figurent pas dans la définition de Tarski, et, dans la version de Popper, ils restent au moins aussi obscurs que la notion à définir. Il y a donc malentendu et l'on ne saurait, comme le fait Popper, accorder à Tarski le mérite d'avoir restitué la notion de vérité objective dans le sens de la théorie de la correspondance ; la critique de Gonseth serait alors justifiée : la conception ne serait pas purement sémantique et sous-entendrait un réalisme naïf. En revanche, la critique que Popper fait des théories

¹ 3^e éd., Londres, 1969, p. 223 sqq.

² Cf. mon article *Die erkenntnistheoretischen Grundlagen des kritischen Rationalismus*, dans *Studia philosophica*, XXX/XXXI, Bâle, 1972, p. 52 sqq.

³ Cf. Le Congrès Descartes, *Questions de Philosophie scientifique*, dans *Revue Thomiste*, 44, 1938, p. 187 sqq.

⁴ Loc. cit., p. 87 : « In Wirklichkeit impliziert die semantische Definition der Wahrheit keine Bedingung, unter denen eine Aussage wie « Schnee ist weiss » behauptet werden kann. Sie impliziert nur, dass wir, wenn immer wir diese Aussage behaupten oder verwerfen, bereit sein müssen, die korrelative Aussage « Die Aussage 'Schnee ist weiss' ist wahr » zu behaupten oder zu verwerfen. »

⁵ *Conjectures and Refutations*, p. 224.

subjectives est valable dans la mesure où il ne semble pas possible de définir correctement la vérité en termes de croyance bien fondée ou rationnelle. Il a raison de dénoncer la confusion entre non-contradiction et vérité (théorie de la cohérence), entre sentiment d'évidence et vérité (théorie de l'évidence), entre utilité et vérité (théorie pragmatique ou instrumentaliste), mais il a tort de croire qu'il existe une vérité objective, indépendamment du fait qu'elle soit connue ou pas.

L'erreur de Popper provient de ce que, dans son système, la notion de vérité est introduite dans l'intention d'étayer celle de progrès — une idée à laquelle il tient particulièrement en tant que représentant moderne de la philosophie de l'Aufklärung. Il semble, cependant, qu'il ait ressenti lui-même un malaise en établissant ce lien, et c'est pourquoi il crée une notion nouvelle, la « vérisimilitude », qui indiquerait jusqu'à quel degré une théorie se rapproche de la vérité. Une telle vue implique que nous progressons vers un idéal qui serait une théorie vraie dans un sens strict, en d'autres termes, une théorie parfaitement et totalement adéquate à la réalité, pour laquelle il n'y aurait donc plus d'expérience qui puisse la falsifier. Cette vue paraîtra effectivement naïve (dans le sens épistémologique du mot) et elle découle, à notre avis, d'une conception méthodologique qui, sur certains points, en particulier le principe de falsification, est restée trop étroite. Il semble en tout cas que, si nous prenons à la lettre les mécanismes de la falsification tels que Popper les décrit, ceci nous engagerait à nous rallier plutôt à une version de la théorie de la cohérence,¹, que précisément il rejette.

Ces difficultés disparaissent cependant, si l'on adopte une méthodologie ouverte telle que la préconise Gonseth, dans laquelle ni la vérification ni la falsification ne jouent le rôle prépondérant que lui accordent les néopositivistes et Popper dans leurs méthodologies respectives. Cette théorie, en effet nous permet d'éviter les implications hasardeuses de cette notion de « vérisimilitude » que l'on remplace par celle d'« idonéité ». Selon ce point de vue nouveau, toutes nos théories sont plus ou moins idoines, c'est-à-dire plus ou moins complètes, plus ou moins bien adaptées à la nature du problème que nous avons à résoudre dans une situation donnée — et de ce fait elles risquent, à un certain niveau d'exigence (exigence de précision, par exemple), de donner lieu à une révision partielle ou totale — et ceci sans que nous ayons à juger de leur « vérisimilitude ». Il est clair qu'une telle conception correspond mieux à ce qui se fait dans les sciences — car, pour juger que la mécanique classique serait plus éloignée de la vérité que les théories de la physique moderne, il faudrait admettre

¹ La falsification d'une théorie dépend d'un procédé purement déductif (*modus tollens*), dont l'origine est dans le principe de non-contradiction.

que les deux mécaniques soient commensurables, c'est-à-dire que l'on puisse y interpréter les notions fondamentales de manière identique. Or ce n'est pas le cas, puisque des termes tels que « distance », « temps », « mouvement » etc., ne peuvent pas recouvrir le même sens pour Newton et pour Einstein.

Popper n'a donc pas correctement saisi la portée de la conception sémantique de Tarski, ainsi que l'atteste le passage suivant : « Le postulat en question (celui d'une théorie ne contenant plus de phrases fausses) pourrait être considéré tout au plus comme l'expression d'une limite idéale pour des théories toujours plus conformes dans un domaine de recherche déterminé. Mais à cette limite idéale, on ne peut guère donner de sens précis. »¹ Mais le fait que la conception de Tarski plaide plutôt en faveur d'une méthodologie ouverte² démontre que, malgré la neutralité sur laquelle nous avons insisté, elle peut parfaitement avoir des conséquences quant à l'opportunité de certaines décisions méthodologiques. Elle aura, entre autres, une influence sur la manière dont nous établirons les conditions sous lesquelles une théorie ou une hypothèse empirique peut être considérée comme acceptable ou non.

La principale difficulté concernant les langues naturelles ne vient cependant pas du problème de la cohérence de ces langues, mais bien du fait qu'elles restent exposées au risque d'engendrer des paradoxes du type du Menteur, comme nous l'avons exposé plus haut. Car, une langue naturelle n'étant pas hiérarchisée selon l'exigence de Tarski, il n'est pas possible de faire la distinction nécessaire entre les expressions des différents niveaux de langage. Bar-Hillel a tenté de surmonter cet obstacle en distinguant entre la phrase et l'énoncé³. Sa solution se heurte au problème du statut ontologique de l'énoncé, qui ne semble pas plus clair que celui de la proposition. D'autres tentatives pour rendre la définition de Tarski applicable aux langues naturelles ont été entreprises, par exemple celles de Donald Davidson⁴ dont certains travaux importants sont en cours. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

HENRI LAUENER.

¹ TARSKI, *loc. cit.*, p. 95 : « Das fragliche Postulat (scil. d'une théorie ne contenant plus de phrases fausses) könnte höchstens als der Ausdruck einer idealen Grenze für immer angemessenere Theorien in einem gegebenen Forschungsbereich angesehen werden. Dieser idealen Grenze kann aber kaum ein präziser Sinn gegeben werden. »

² Surtout du fait que celle-ci nous permet de limiter l'emploi du prédicat « vrai » à des phrases. Mais il semble toutefois que, sur ce point, nous soyons en désaccord avec Gonseth lui-même, qui nous l'a affirmé lors d'un entretien privé.

³ Cf. *Do Natural Languages Contain Paradoxes*, dans *Studium Generale*, t. XIX, 1966.

⁴ Cf. *True to Facts*, dans *Journal of Philosophy*, 1969.